
Magda Van
LE CHEMIN ÉPINEUX VERS LE BONHEUR
18+

Magda Van

LE CHEMIN ÉPINEUX VERS LE BONHEUR

https://litres.ru/74696897
SelfPub; 2026

Аннотация

La famille est la valeur suprême. Inspirée de faits réels, cette saga magistrale déploie l'histoire dramatique des Armanonts, une lignée à l'esprit indomptable. Sur fond de bouleversements du XXe siècle, la chronique des générations se mêle en une intrigue captivante.

Le lecteur voyagera des mines rigoureuses du Klondike et des flammes du Génocide de 1915 à Ailour jusqu'aux vergers ensoleillés de Californie. Chaque page est une épreuve. Traversant ascensions épiques, désillusions amères et lourdes pertes, les personnages devront tirer, sur les ruines du passé, les conclusions cruciales de leur existence. Mais leur foi inébranlable en Dieu et leur force d'âme surmonteront toutes les adversités.

En tournant les pages, vous côtoierez la douleur, mais surtout la grâce infinie d'un AMOUR Vrai, Dévoué et Pur. Un roman profond et bouleversant qui force à réinventer son regard sur la vie.

Содержание

Chapitre 1. Au-dessus des crêtes des collines familiales 4
Chapitre 2. L’or glacé du Klondike 11
Chapitre 3. Les éclats d'un bonheur de 19
Chapitre 4. Le triomphe de la vie 26
Chapitre 5. Là où la vigne prend racine 37
Конец ознакомительного фрагмента. 53

Magda Van
LE CHEMIN ÉPINEUX VERS LE BONHEUR

Chapitre 1. Au-dessus des crêtes des collines familiales

ÉPIGRAPHE

…Des cellules lointaines, des recoins secrets
J'ai tiré la parole, comme du fond d'un puits.
J'ai écrit pour ceux qui entrent à peine dans la vie,
Comme pour ceux qui ont vécu et ont mûri,
Pour ceux qui achèvent leur chemin terrestre
Et franchissent la limite fatale.
J'ai écrit pour les justes et pour les pécheurs,
Pour les consolateurs et les inconsolables,
Pour ceux qui jugent et pour les condamnés,
Pour les repentis et les captifs du péché,
Pour les vertueux et les malfaiteurs,
Pour les vierges et les adultères,
Pour tous : pour les nobles et les insignifiants,

Les esclaves opprimés et les princes puissants,
J'ai écrit de même pour les hommes et les femmes,
Ceux qui sont humiliés, ceux qui sont élevés,
Pour les souverains et les opprimés,
Pour les offenseurs et les offensés,
Pour ceux qui ont consolé et ceux qui sont consolés.
J'ai écrit de même pour les petits et les grands,
Pour les citadins et les montagnards à demi sauvages,
Et pour celui qui est le souverain suprême,
Qui n'a d'autre juge que Dieu lui-même ;
Pour les hommes futiles et pour les hommes bons,
Pour les moines, les saints ermites.
Et que ces lignes, empreintes de ma souffrance,
Deviennent pour certains un enseignement.
Que le repenti, dans son amer péché,
Trouve dans mes écrits la consolation.
Que mon labeur, que mon ardeur, profite
À tout homme pour son propre bien…

Grigor Narekatsi, Xe siècle
« Le Livre de la Lamentation »

Chapitre 1. Au-dessus des crêtes des collines familiales

Un flot immense d'automobiles se ruait sur l'autoroute en direction de Santa Barbara. Les voitures, avançant en une

procession interminable, se figeaient dans des embouteillages étouffants. Pour fuir la canicule estivale, les gens se précipitaient vers le littoral — tous étaient attirés par la fraîcheur des vagues de l'océan. Beaucoup se dirigeaient vers la vallée de Santa Ynez, près du lac Cachuma, afin de passer le week-end au cœur de la nature. Ces derniers temps, une chaleur insupportable régnait : le soleil brûlait de plomb, l'air semblait incandescent et il était affreusement lourd de respirer. Le ciel bleu et sans nuages se reflétait dans l'eau sans limites, tandis que les vagues écumeuses se brisaient avec fracas sur la rive en pente douce, berçant et emportant au loin tous les soucis du quotidien.

Au-dessus de la route, tel un immense oiseau aux ailes d'argent, un avion passa dans un vrombissement feutré. Il captait le cap vers les chaînes de montagnes. Dans ce luxueux avion privé se trouvait la famille Thomas : Richard, le propriétaire de mines d'or, son époque Marguerite et leurs jumeaux, Daniela et David.

La fille et le fils du couple Thomas avaient obtenu leur diplôme de fin d'études avec mention et venaient d'être admis à l'Université de Harvard. Pour la famille, cet événement était une source de joie immense. Un nouveau chemin de vie s'ouvrait à Daniela et David, et ils attendaient le jour du départ avec impatience. À cette occasion, un bal solennel était programmé dans leur villa nichée dans les montagnes, aux environs de Santa Barbara.

Richard venait de fêter ses cinquante-cinq ans. Malgré ses cheveux argentés, il paraissait beaucoup plus jeune. En

digne aristocrate et homme fortuné, son allure était d'un soin irréprochable. Ses yeux bleus, pareils à un ciel sans nuages, brillaient de bonté et de chaleur. Richard était assis dans un fauteuil moelleux à côté de son épouse, qu'il aimait éperdument tout au long de leurs années de mariage. Il tenait dans ses paumes la main immaculée de sa femme. Le destin leur avait fait don d'un amour pur et profond. Marguerite approchait de la cinquantaine, mais son visage ne trahissait pas la moindre ride, et Richard lui répétait souvent : « Les années n'ont pas de prise sur toi, mon amour. »

Marguerite éclatait alors d'un rire sonore. Ses cheveux châtains, parsemés d'un argent noble, retombaient en ondulations sur ses épaules. Ses yeux émeraude aux reflets marins et ses cils sombres et fournis fascinaient. L'ovale délicat de son visage, son nez droit et ses lèvres charnues couleur cerise complétaient ce portrait de perfection. Lorsqu'elle souriait, l'alignement parfait de ses dents blanches miroitait d'un éclat de nacre perlière. Elle était la raison de vivre de Richard, illuminant ses jours de bonheur après toutes les épreuves traversées par le passé.

L'avion s'élevait de plus en plus haut. Marguerite posa paisiblement sa tête sur l'épaule de son mari, tandis que les jumeaux débattaient de quelque chose avec animation. Enfin, l'hôtesse de l'air annonça la préparation à l'atterrissage. Au loin, entre les collines verdoyantes, apparut leur domaine familial, ceint d'un haut mur de granit et d'arbres séculaires.

L'appareil toucha la piste en douceur et s'immobilisa. Les

passagers saluèrent l'équipage et descendirent la passerelle à la rencontre d'une brise légère. Le cœur joyeux, ils prirent place dans les limousines qui les attendaient et qui quittèrent l'enceinte de l'aéroport privé. Un demi-mille plus loin, les véhicules s'arrêtèrent devant de massifs portails en fer forgé. Le gardien laissa poliment entrer le cortège.

À droite et à gauche s'étendaient des pelouses soignées, parsemées de parterres de fleurs. À la lisière, des buissons opulents de bougainvillées blanches et de jacarandas violets fleurissaient à profusion. Devant se dressaient un parking couvert et une demeure d'invités de style espagnol, dotée d'une façade en verre émeraude qui rappelait un château de cristal. Un peu plus en retrait s'élevait le palais principal de trois étages en marbre blanc de style baroque. Il était orné de colonnes, de moulures dorées ciselées aux fenêtres et d'un large escalier d'honneur à balustrades, flanqué de chaque côté de vases antiques d'où s'échappaient des lys blancs et roses.

Devant le grand escalier, un bassin murmurait : en son centre, une coupe d'or se remplissait d'eau, portée par les épaules d'anges enlacés, tandis que les gouttes étincelaient au soleil comme une traînée de diamants. Dans le vaste hall, un lustre de cristal pendait d'une hauteur vertigineuse. Des escaliers de marbre, recouverts de tapis émeraude, menaient aux étages. Depuis le hall, un passage s'ouvrait sur une salle de réception semi-ovale, dotée d'une immense baie vitrée donnant sur l'étang.

Là-bas, les derniers préparatifs du bal allaient bon train. Les

salons s'habillaient de nuances roses et dorées, sublimés par des murs de miroirs, des tables rondes et la finesse d'une porcelaine anglaise signée « De Lamerie ». Dans un angle trônait un piano à queue Steinway blanc, et au centre s'étendait une piste de danse circulaire, ceinte d'une mosaïque de dalles de marbre.

Au gré des besoins, les cloisons miroitantes de la salle de réception s'effaçaient, dévoilant un grand billard doté de six tables. Dans un coin s'articulait un bar aux mille breuvages, jouxtant une zone de service d'où les mets raffinés montaient silencieusement par ascenseur depuis les vastes cuisines du sous-sol. À gauche de la salle, on accédait à un salon de repos où trônaient des tables recouvertes de velours vert pour le préférence. Juste à côté, un fumoir intime proposait un choix somptueux de pipes, de narguilés et de tabacs rares, tandis que sur d'élégantes guéridons, des coupes de cristal attendaient déjà les convives.

Derrière la façade arrière du palais s'étirait un étang naturel pittoresque, alimenté par la fraîcheur d'un ruisseau de montagne. Sur son miroir d'eau, des cygnes blancs et noirs glissaient avec majesté. Un pont blanc tout en légèreté reliait les deux rives, orné d'une arche de guirlandes opulentes aux fleurs féeriques.

Plus loin, dans l'intimité et sous l'ombrage de ramures grandioses, se cachait la demeure privée des époux Thomas. Un sentier y menait, se transformant en un escalier en colimaçon sur la rampe duquel s'étaient figées les silhouettes sculptées de deux colombes de marbre, volant l'une vers l'autre. Par-

delà l'escalier s'ouvrait une large clairière, plantée de variétés rares de roses veloutées aux nuances stupéfiantes. Devant le castel de deux étages, une fontaine lumineuse et musicale jouait dans toute sa splendeur. À travers ses éclaboussures arc-en-ciel se dessinaient deux statues de marbre : un homme enlaçant tendrement une femme. La teinte de leurs drapés de pierre changeait magiquement au rythme de la musique grâce à un éclairage subaquatique. Ces effigies incarnaient l'amour profond des maîtres des lieux. Cette œuvre d'une finesse infinie, digne du ciseau de Michel-Ange, était signée par un sculpteur de renom, invité directement de Rome.

Dans ce havre secret, chaque parcelle d'atmosphère était imprégnée de tendresse. À l'intérieur de la demeure régnait un luxe absolu, métamorphosant la réalité en un conte de fées. Il devenait évident que les époux, capables de façonner une telle beauté, possédaient non seulement une immense fortune, mais aussi un talent rare et une âme pure.

Chapitre 2. L’or glacé du Klondike

Dans lAngleterre de la fin du XIXe siècle, au cœur dune banlieue reculée de Londres, vivait la famille de David Tovmasian — des immigrés arméniens contraints de fuir lÉgypte. La vie en terre étrangère était impitoyable : David devait semparer de tout travail pénible pour gagner un simple morceau de pain. Jour après jour sétirait une lutte sans fin pour la survie, et bientôt, le destin frappa un nouveau coup. Lépouse de David attendait un enfant, mais ses forces touchaient à leur fin. Après avoir donné naissance à un garçon, la femme épuisée séteignit.

Le chagrin et la peur pour ce fils nouveau-né faillirent briser le père. Il lui fallait à la fois travailler et élever seul ce nourrisson. Par pure charité, les voisins apportèrent leur aide ; ils veillaient sur le petit, que lon baptisa Tadevos, ou Teddy à la mode anglaise. À la surprise générale, malgré les privations, lenfant grandit fort et vigoureux.

Toute son enfance sécoula dans la rudesse des rues londoniennes. Lorsque Tadevos atteignit ses douze ans, il perdit également son père. Devenu un orphelin absolu, ladolescent se battit farouchement pour son existence. Au mépris du sort, il aspirait à tout prix à se tenir debout et à réaliser son rêve le plus cher : sélever dans la société et faire fortune. Rassemblant autour de lui d'autres gamins sans abri, Teddy fit preuve d'un tempérament de leader ; il convainquit ses amis de ne pas

sombrer dans le vol, mais de s'engager dans une activité sérieuse.

Bientôt, des nouvelles stupéfiantes venues doutre-océan firent le tour du monde : en Alaska, dans la région du Klondike, la ruée vers lor venait déclater. Tadevos comprit que cétait leur chance. Il sut embraser ses compagnons de son rêve. Une équipe jeune, robuste et déterminée commença à préparer le voyage. En ces années-là, les navires partaient vers le nord pleins à craquer — les cabines et les cales débordaient de passagers, et les tentes des chercheurs de fortune se dressaient à même les ponts. Monter à bord semblait impossible, car le prix dun billet atteignait parfois les cents livres. Pour cette chance illusoire, les artisans vendaient leurs ateliers, les fermiers cédaient leurs terres pour trois fois rien et les ouvriers abandonnaient les usines. Anglais, Irlandais, Allemands, Français et Russes achetaient des vivres, du matériel et prenaient des leçons auprès de vieux prospecteurs, répétant tous follement la même formule : de lor.

Envers Tadevos, le destin se montra bienveillant. Doué dun sens inné des affaires, il réussit à négocier avec le maître d'équipage : lui et trois de ses compagnons furent engagés à bord comme chauffeurs. Cela leur évita le coût exorbitant du voyage et leur garantit une nourriture gratuite. Il leur semblait alors que les pires privations были derrière eux, mais ils ignoraient encore quelle épreuve les attendait.

Le chemin savéra long et impitoyable. À travers lAtlantique Nord tempétueux, puis par la rude piste dEdmonton — lancien itinéraire des marchands de fourrures, à travers les terres

canadiennes, les rivières de la Paix et Mackenzie vers le nord, jusquau Yukon. Sur les centaines de milliers dhommes ensorcelés par lor, seules de rares unités survivaient à ce transit infernal. Tadevos avait alors vingt ans. Fort, obstiné, endurci par son enfance de rue, il marchait de l'avant malgré la faim, le froid glaçant et ses pieds ensanglantés. Mais le Nord ne pardonnait pas la faiblesse. Deux de ses compagnons abandonnèrent et rebroussèrent chemin à mi-parcours. Le troisième tomba gravement malade et mourut en route. Dans les camps frontaliers, des maladies meurtrières faisaient rage, les hommes tombaient comme des mouches et lair des haltes était empoisonné par la lourde odeur des corps en décomposition.

Il ne restait presque plus dargent à Tadevos, et pour se préparer à lassaut final des chaînes de montagnes, il acceptait n'importe quel labeur dantesque. Embauché par la Compagnie dapprovisionnement britannique pour labattage des arbres, il gagnait vingt dollars par mètre cube de bois. La sueur coulait à grands flots, tandis que les prix dans les tavernes locales pour le gîte et une nourriture médiocre étaient purement usuraires. Pourtant, il parvenait à économiser chaque centime. Le soir, Teddy entrait dans les cabarets bruyants où affluaient les prospecteurs chevronnés. Les cartes réelles des territoires rocheux du Canada et de lAlaska nexistaient pas alors, et le jeune homme glanait miette par miette, au fil des conversations ivres, des informations précieuses sur les sentiers secrets et les gisements opulents. Pas à pas, il progressait vers son but. Et il

atteignit enfin le Yukon.

Il sétablit dans un village de mineurs. Un soir tard, alors qu'il regagnait sa misérable cabane, Tadevos passa devant un tripot doù séchappait une musique assourdissante. Des portes sortit un vieux chercheur dor ivre, titubant fortement, suivi de près par deux individus louches. Teddy surprit un fragment de leur échange :

— Tu as vu ? Le vieux a payé au comptoir avec une pépite d'or tirée d'une bourse à sa ceinture. Attendons quil soit dans un coin sombre pour le serrer. Il est complètement ivre de toute façon, il ne se souviendra de rien demain.

Tadevos, qui avait grandi dans les rues dangereuses, comprit aussitôt que le vieil homme courait un péril mortel. Il se mit à les suivre discrètement. Dès que la lumière des fenêtres du tripot seffaça, lun des agresseurs bondit sur la victime et lui asséna un coup violent à la tête. Le prospecteur seffondra comme une masse. Mais Tadevos était déjà là. Dun coup foudroyant, il terrassa le premier assaillant et se jeta aussitôt sur le second, dans la main duquel un couteau brilla d'un éclat féroce. Parant l'attaque, Teddy envoya le bandit au tapis dun puissant crochet. Les agresseurs reprirent rapidement leurs esprits, mais face au revolver braqué sur eux et au regard résolu de linconnu, ils préférèrent ne pas tenter le diable et prirent la fuite. En ces temps sauvages, se retrouver sans armes équivalait à signer son propre arrêt de mort.

Le blessé gisait inconscient, la tête baignée de sang. Tadevos

le chargea sur ses épaules et le porta jusquà sa cabane. Une fois chez lui, il installa le blessé sur son unique lit, lava délicatement ses plaies et sendormit lui-même à même la table.

Ce ne fut qu'à l'aube, lorsque les premiers rayons du soleil touchèrent les murs de rondins, que le vieil homme poussa un profond gémissement et entrouvrit des yeux embrumés par la douleur. À la lueur blafarde dune bougie mourante, il fixa longuement le visage fatigué du jeune homme assis en face de lui, puis finit par demander dune voix rauque :

— Pourquoi mas-tu sauvé, mon garçon ?

— Les voleurs sont des hommes sans honneur, répondit brièvement Tadevos.

Le vieil homme le regarda intensément, mesurant la rare noblesse de ce jeune homme qui n'avait pas convoité lor dautrui dans une cabane isolée, et ferma les yeux de lassitude. La wound était trop grave. Les jours suivants, Tadevos le soigna avec dévouement : il labreuvait à la cuillère, le nourrissait de bouillons chauds. Peu à peu, le vieil homme reprit assez de forces pour parler, mais il ne lui fut plus donné de se lever — ses forces le quittaient irrémédiablement.

Une profonde confiance mutuelle s'établit entre eux. Le prospecteur raconta en détail sa vie de solitude et écouta attentivement lhistoire de Teddy. Un soir, il appela le jeune homme près de sa couche, sortit sa bourse sacrée et la déposa dans la main de Tadevos :

— Je nai jamais eu denfants. Mais aujourd'hui, je tadopte de

tout mon cœur comme mon propre fils. Tu es brave, honnête et miséricordieux. Prends ceci. Ce sont de véritables pépites. Tu aurais pu les voler pendant que j'étais sans connaissance, mais ta droiture t'a empêché de devenir un voleur. Je ne me relèverai plus, et dans l'autre monde, l'or ne me sera d'aucune utilité.

Le vieil homme reprit son souffle et parla plus bas, révélant son grand secret :

— Jai trouvé un endroit... Un véritable filon dor. Là-bas, sous la terre, reposent des blocs, et sur les rives sablonneuses du ruisseau, des gisements d'or attendent leur maître. Mais pour enregistrer officiellement cette terre, il faut des sommes considérables. Tu vendras ces pépites, tu liras la concession à ton nom, et ce que tu y creuseras fera de toi un roi. Reste toujours lhomme intègre que tu es, et le bonheur ne te quittera jamais.

Épuisé par ce long discours, le vieil homme ferma les yeux. Tadevos fut bouleversé par ce quil venait dentendre, mais il ne troubla pas le repos du malade. Le matin venu, le vieil homme ne se réveilla pas. Tadevos lenterra avec un profond respect et toute la dignité due à un père. Après les funérailles, il se rendit aux coordonnées indiquées — et sarrêta net, pétrifié par ce quil découvrait...

Un spectacle incroyable soffrait en effet aux yeux de Tadevos. Sur les méandres escarpés du ruisseau, à même le sable du rivage, étincelaient dinnombrables poussières dor. Aux côtés de pépites de tailles diverses, des minéraux rares et merveilleux ainsi que des gemmes reposaient sur la grève, dune pureté à rivaliser

avec les plus beaux joyaux du monde. Teddy, comprenant parfaitement lenvie, le danger et le malheur quune telle fortune soudaine pouvait attirer sur un homme, fit preuve dune prudence absolue. Il ne se vanta point de sa découverte.

Avec sagesse et en secret, grâce à lor légué par le défunt vieillard, Tadevos racheta officiellement cet immense domaine aurifère. Jusquà la fin de ses jours, il garda une gratitude infinie envers ce bienfaiteur anonyme et envers le destin lui-même pour ce présent. La vie prouvait une fois de plus cette vérité toute simple : pour chaque action noble, lhomme reçoit tôt ou tard une réponse d'en haut — si ce nest par la prospérité terrestre, du moins par la paix de l'âme.

Au début, ses seules armes dans cette bataille pour une vie aisée nétaient quune pioche, une pelle et un van de lavage. Teddy travaillait sans relâche. Ayant obtenu tout ce dont il avait rêvé jadis dans les rues boueuses de Londres, Tadevos, mûri et enrichi, sinstalla dans une grande métropole. Il y rencontra une jeune fille remarquable et, sans repousser le bonheur à plus tard, lépousa. Bientôt, son épouse lui donna des jumeaux — un garçon et une fille. Comme si le destin lui-même avait voulu tisser autour de leur naissance un motif particulier et béni, apportant au foyer de Tadevos une félicité absolue. Ayant trouvé cette plénitude de vie tant attendue, Teddy nenvisageait pourtant pas de demeurer éternellement dans le Nord. Il était attiré par cette Amérique jeune et en pleine effervescence.

Devenu un homme fort fortuné et respecté, Tadevos visita

un jour le Midi ensoleillé — la Californie — et séprit de ces contrées. Il y acquit de vastes terres et posa la première pierre des fondations du domaine familial. Lor, semblait-il, venait de lui-même entre les mains de cette puissante lignée. Dès lors, transmise de génération en génération, lextraction aurifère devint lœuvre de leur vie. Chaque nouveau descendant ne se contentait pas de préserver, mais multipliait la fortune familiale, y investissant son intelligence, sa foi et un labeur acharné.

Des décennies sétaient écoulées depuis. Les vents rudes du Yukon appartenaient à un passé lointain, le nom de Tovmasian sétait transformé à la mode nouvelle pour devenir Thomas, et cette lignée ancestrale sétait définitivement américanisée, sintégrant à la haute société du Nouveau Monde. Mais le souvenir de ce qui avait initié leur chemin épineux vers le bonheur resta à jamais gravé au cœur de la famille.

Chapitre 3. Les éclats d'un bonheur de cristal

Le représentant de la génération suivante des Thomas, David-Daniel, ne connut le bonheur familial quà laube de ses quarante ans. Son choix se porta sur la belle Angela aux yeux bleus, fille unique et héritière dun banquier californien influent. La vie des époux sécoulait sans lombre dun nuage, mais une ombre venait assombrir leur union : de longues années durant, ils neurent point denfants. Les médecins leur insufflaient lespoir, les invitant à sarmer de patience. Au déclin de leur jeunesse, après dinnombrables tentatives, Angela donna naissance à un miracle : un garçon tant attendu que lon nomma Richard. La joie des parents était sans limites. Cependant, cette félicité fue de courte durée : la santé fragile de la mère sétiolait de jour en jour. Ni une fortune colossale, ni les plus grands sommités de la médecine ne purent la retenir en ce monde. Devenu veuf, David-Daniel ne laissa plus jamais aucune autre femme pénétrer son cœur. Tout cet amour inemployé, il le voua sans réserve à son fils.

La perte de son épouse laissa dans lâme du père une blessure inguérissable. Quelques années plus tard, miné par la mélancolie et brisé par le fardeau de la solitude, il quitta prématurément la vie pour rejoindre sa bien-aimée dans lau-delà.

Le jeune Richard, devenu orphelin absolu, vécut cruellement

la perte de ses parents. Seul dans un monde vaste et désert, il ségara dabord et perdit courage. Mais la force dâme ancestrale et linstinct de survie, qui avaient sauvé leur lignée au fil des siècles, préservèrent le jeune homme de légarement. Assumant la direction des mines familiales et héritant de la fortune fabuleuse des Thomas, Richard fit preuve dun esprit brillant et dun rare acharnement au travail. À trente ans, il ne sétait pas contenté de maintenir lentreprise, mais avait magnifié la grandeur de lœuvre familiale.

Cette prospérité exigeait des alliances solides, et avec le temps, Richard sentoura dun cercle de partenaires daffaires influents. Parmi eux, une place singulière revenait à Fred Stevenson, un financier de grand talent. Leurs projets communs s'avéraient toujours mutuellement avantageux et engendraient des millions de bénéfices. Dans la haute société, Stevenson jouissait de la réputation dun homme dun honneur irréprochable et dune probité de fer, s'attirant la confiance absolue de l'élite. Pourtant, sa vie intime était dévastée par un drame. Dans sa jeunesse, Fred sétait épris éperdument dun célèbre top-modèle qui avait consenti à devenir son épouse. Mais peu après la naissance de leur fille, la beauté volage senfuit en Angleterre avec un aventurier obscur, abandonnant son nourrisson et son mari aimant. Depuis lors, nul n'entendit plus jamais parler d'elle. Cette trahison cruelle infligea à Fred un profond traumatisme psychologique, dont la cicatrice resta gravée en son cœur à jamais. Il ne se remaria point.

Un soir, Fred invita Richard Thomas à un dîner amical. Ce fut en cette occasion que le jeune magnat posa pour la première fois les yeux sur Victoria, la fille du financier, alors âgée de dix-sept ans. Au premier regard, elle semblait presque une enfant — fragile, menue, avec une silhouette juvénile dune grande délicatesse. Son visage, encadré de boucles dorées, frappait par sa pâleur aristocratique, et ses grands yeux bleus captivaient l'attention. Elle nincarnait pas les canons de la beauté classique, mais possédait un charme rare, presque insaisissable.

Assise en face de Richard, Victoria le dévisageait avec une pointe d'effroi et de timidité, incapable de détacher son regard. Le jeune homme sentit vibrer en lui la corde dune tendresse inconnue. Un désir inexplicable lenvahit denlacer cette jeune fille sans défense, de la protéger du monde entier et de la réchauffer dune parole douce. Mais, homme dune haute culture spirituelle et d'une éducation parfaite, il contint avec délicatesse cet élan de lâme.

Avant de prendre congé, Richard sapprocha néanmoins de Victoria et une conversation sébaucha. À son grand étonnement, sous le masque de la timidité enfantine, il découvrit un esprit brillant, acéré, et un sens de l'humour exquis. Victoria se révéla une interlocutrice merveilleuse, d'une fine sensibilité pour l'art, la politique et les affaires du monde. Saisissant ladmiration dans les yeux de l'invité, la jeune fille se teinta dune tendre rougeur.

Après cette soirée, l'image de Victoria aux cheveux d'or ne lâcha plus Richard. Dans les cercles mondains et les réceptions

choisies, il guettait la moindre occasion de se trouver en sa compagnie. Ses amis proches, constatant la métamorphose de ce millionnaire dordinaire si réservé, lui conseillaient unanimement de ne point perdre de temps et de demander sa main. Le père de Victoria était un gentleman de la vieille école, et elle-même apparaissait comme un parti idéal.

Bientôt, Richard invita Victoria à dîner dans l'un des plus grands restaurants de la ville. Dans un décor romantique, au son d'une musique douce, il posa un genou à terre, ouvrit un écrin de velours recélant une somptueuse bague en diamant et, plongeant son regard dans ses yeux étincelants, lui demande :

— Victoria, accepterais-tu de devenir mon épouse ?

La jeune fille sillumina dun bonheur absolu, presque irréel, et se jeta sans hésiter dans ses bras. Ayant obtenu ce consentement tant désiré, Richard sollicita le soir même la main de Victoria auprès de son père. Fred en fut sincèrement comblé, sachant quil confiait sa fille unique aux mains les plus sûres qui soient. En bénissant les jeunes gens, il offrit à Richard un présent généreux : un important paquet dactions de la grande corporation financière dont il était le copropriétaire. Le jeune magnat navait nul besoin dargent, mais il ne pouvait éconduire son futur beau-père. Il accepta le don à la condition expresse que ce capital demeurât à jamais sous la gestion personnelle et la propriété exclusive de Victoria.

Peu après, un mariage somptueux fut célébré. Dans la demeure des jeunes mariés sétablirent une harmonie parfaite,

un accord mutuel et un profond respect. Un an plus tard, leur union fut scellée par la naissance de leur premier-né, une fille prénommée Christie. L'année suivante, lunivers leur fit don dun fils, Paul. Les deux nourrissons ressemblaient à des anges : ils avaient hérité de leur mère une peau dune blancheur immaculée et de douces boucles dor. Richard idolâtrait sa femme et se liquéfiait damour pour ses enfants. Les années passèrent, les petits grandirent et prirent le chemin de lécole, comblant leurs parents par leur obéissance et leur tempérament doux. Richard, malgré ses immenses responsabilités, consacrait chaque minute de liberté à sa famille et se sentait indiciblement heureux.

Tout était idyllique jusqu'au jour où linquiétude sinsinua dans leur havre de paix. Ces derniers temps, Richard salarмait de la pâleur et dun malaise inexpliqué, dissimulé, chez Victoria. Elle se contentait de lui sourire doucement pour le rassurer, affirmant quil ne sagissait que dune fatigue passagère et quil ny avait lieu de sinquiéter. Pourtant, Richard, guidé par un sombre pressentiment, insista. Il prit contact avec le médecin de famille et exigea sans délai un examen médical complet.

Le lendemain, après avoir envoyé Christie et Paul à l'école, Victoria se rendit à la clinique. Le médecin laccompagna personnellement dans chaque cabinet pour effectuer des tests complexes. Les procédures achevées, la jeune femme se hâta vers l'école pour récupérer les enfants. Elle avait toujours préféré conduire elle-même son véhicule, se refusant catégoriquement aux services de chauffeurs privés.

Les enfants babillaient joyeusement sur la banquette arrière, partageant les nouvelles de leur journée. La voiture glissait avec fluidité sur l'autoroute lorsque le silence de lhabitacle fut rompu par la sonnerie stridente du téléphone portable. Victoria pressa la touche du haut-parleur. De lappareil s'échappa la voix agitée du docteur :

— Victoria... Nous devons pratiquer un autre examen, plus approfondi. Je vous prie de vous présenter à la clinique dès demain matin.

— Quy a-t-il, docteur ? demanda-t-elle, le cœur instantanément piqué par leffroi. A-t-on découvert quelque chose de grave ? Dois-je minquiéter ?

La voix de la femme se mit à trembler, tandis que son cœur battait à tout rompre dans sa poitrine un rythme terrifiant. Le médecin ne répondit rien, et de lappareil ne séchappèrent que de courts et sinistres signaux de fin dappel.

À cet instant précis, un vertige foudroyant saisit Victoria. Une lueur de douleur fulgurante voila ses yeux dun brouillard, ses pensées sembrouillèrent et ses mains lâchèrent le volant une fraction de seconde. Le lourd véhicule, lancé à pleine vitesse, fut projeté sur la gauche — directement sur la voie inverse. Un effroyable fracas de métal déchiré, un choc dantesque, le tintement des bris de verre qui volent en éclats et une explosion sourde et instantanée engloutirent tout. Dans cette catastrophe monstrueuse, nul ne survit. Victoria, Christie et Paul périrent sur le coup.

En apprenant le drame, Richard faillit perdre la raison. En un seul instant tragique, il venait de perdre la femme aimée et ses enfants anges. Après ce cataclysme, son univers fut plongé dans des ténèbres absolues et mortes. Des années durant, il ne ressentit plus rien dautre quune amertume incandescente et une douleur sourde. Il ne vivait plus ; il sétait mué en une ombre blafarde, subsistant sans but parmi les débris de son passé. Rongé par un désespoir muet, il fixait le vide des heures durant et hurlait silencieusement vers le ciel :

— Seigneur ! Pourquoi un tel châtiment ?! Quel est mon péché ?!

Ses amis fidèles se relayaient à son chevet, craignant de laisser Richard seul une minute, de peur que dans un accès de douleur démente, il n'attentât à ses jours. La tragédie qui l'avait broyé semblait insurmountable, et sa blessure, mortelle.

Mais le fleuve de la vie humaine s'écoule inexorablement entre ses rives, soumis à un dessein supérieur, et nul mortel ne saurait prédire quel tournant abrupt l'attend au-delà du prochain cap…

Chapitre 4. Le triomphe de la vie et la magie de la mémoire

Enfin, les limousines transportant les membres de la famille Thomas freinèrent en douceur devant lescalier dhonneur du palais. Sur les marches de marbre, la domesticité les attendait déjà, menée par lintendant. Inclinant la tête avec respect, les serviteurs saluèrent les maîtres des lieux et saffairèrent aussitôt à transporter les bagages. Richard, enlaçant son épouse, entraîna sa famille dans la fraîcheur du hall, avant de gagner son cabinet de travail pour y convoquer lintendant.

Robert entra à peine quelques minutes plus tard. Se figeant respectueusement près de la porte, il sadressa au magnat :

— Je suis à vos ordres, sir. Comment sest passé le vol ? Comment vous portez-vous ?

— Bonjour, mon ami, sourit chaleureusement Richard en se levant de son imposant bureau. Tout est parfait pour nous. Installe-toi, je te prie. Je vois que tu as accompli un travail colossal durant notre absence. Un immense merci à toi.

— À vos ordres, sir, répondit lintendant en sasseyant sur le bord du fauteuil. Tout est-il prêt pour la réception, ou bien y aura-t-il des instructions complémentaires ?

— Non, mon cher Robert. Tout est absolument parfait. De surcroît, tu le sais pertinemment : je men remets entièrement à

ton goût et à ton dévouement. Je tenais simplement à te serrer la main.

Richard sapprocha de lintendant et lui pressa fermement la main, avec une sincère amitié.

— Heureux dêtre utile à la famille, sir, répondit le vieux serviteur, les yeux brillant dune fierté manifeste.

Il salua poliment et quitta silencieusement le cabinet.

Robert servait la maison des Thomas depuis plus de trente-cinq ans. Il était lincarnation même de lhonnêteté, de la méticulosité et dune fidélité absolue. Chaque mission quon lui confiait était accomplie comme un devoir sacré. Pour les Thomas, il avait cessé depuis bien longtemps dêtre un simple employé : on le considérait comme un membre à part entière de la famille. Le fait que Robert fût resté célibataire toute sa vie ne faisait que laider à se consacrer pleinement aux soins du domaine, sans jamais se laisser distraire par des affaires personnelles.

La prestigieuse équipe de designers invitée par Richard avait accompli un véritable prodige : en une semaine seulement, les intérieurs du palais et les allées du parc sétaient métamorphosés en d'enchanteresses scènes de conte de fées. Les dernières touches sapportaient dans une atmosphère de douce effervescence festive. Robert se rendit personnellement en cuisine, où chefs et serveurs saffairaient en silence et avec méthode. Un seul de ses regards rigoureux suffit à comprendre que les rouages de la réception fonctionnaient comme une horloge suisse. Après s'être entretenu avec le chef cuisinier,

Robert sortit vérifier que le parking supplémentaire destiné aux centaines de voitures des invités était opérationnel, puis poussa enfin un soupir de soulagement. Tout était prêt pour le triomphe.

En fin d'après-midi, les enfants aînés firent leur entrée au domaine : Denis et Philippe, les fils que Marguerite avait eus d'un premier mariage. Ces deux jeunes aristocrates d'une prestance rare et à la carrure impeccable arrivaient accompagnés de leurs épouses et de leurs enfants. À seulement trente-deux ans, les frères jumeaux sétaient hissés au sommet d'une réussite phénoménale en fondant la célèbre marque de haute joaillerie « Denis-Philippe ». Les créations somptueuses de leur maison jouissaient dun succès retentissant auprès des familles royales et de lélite mondiale.

Tôt le matin du bal, les plus grands stylistes et artistes de la beauté firent leur entrée à la villa pour métamorphoser les femmes de la famille en de véritables princesses de conte de fées.

Et puis, enfin, lheure tant attendue sonna. La liste des convives gravitait autour dun chiffre impressionnant : six cents personnes. Un flot de voitures luxueuses et étincelantes se présentait chaque minute aux grilles du domaine. Le personnel se tenait prêt, accueillant les invités venus des quatre coins du monde, y compris ceux qui avaient atterri par vols privés directement sur la piste personnelle des Thomas.

À lentrée de la salle de réception aux miroirs étincelants, Richard et Marguerite accueillaient personnellement lélite naissante. Ce soir-là, la maîtresse des lieux était dune beauté

proprement inégalable. Sa robe de soie couleur turquoise sharmonisait à la perfection avec la nuance rare de ses yeux, soulignant avec avantage une silhouette élancée de jeune fille. Au cou de Marguerite scintillait, dun éclat royal, un somptueux collier de diamants brodé de grands émeraudes. Son poignet délicat sornait dun massif bracelet antique, tandis quà son doigt miroitait mystérieusement une bague de famille datant du XIe siècle, que son père lui avait offerte au cœur de sa prime jeunesse. De lourdes boucles doreilles pendantes parachevaient cette parure majestueuse. Chaque élément de sa parure respirait une fortune fabuleuse, mais cette opulence ne portait pas la moindre trace d'ostentation : elle nétait que le triomphe absolu d'un goût exquis. Pourtant, la plus belle parure de cette soirée demeurait Marguerite elle-même. Au milieu de tout cet éclat, elle semblait être la pépite la plus rare, la plus pure et la plus précieuse de toute l'histoire de la lignée des Thomas.

Richard — élancé, élégant, tiré à quatre épingles — négalait en noblesse que sa propre épouse. À leurs côtés, Daniela et David resplendissaient dun charme jeune et florissant.

Les premiers à honorer le bal furent les amis inséparables de la jeunesse de Richard : Harry, Michael et Ron, accompagnés de leurs familles respectives. Derrière eux sétira la procession des convives, parmi lesquels figurait une multitude de hauts dignitaires occupant des rangs éminents au sein de la communauté internationale. Les hommes en smokings irréprochables et les dames en somptueuses toilettes du soir

investissaient la salle. Chaque femme apparaissait comme une fleur unique et exotique, tandis que les myriades de facettes de leurs diamants captaient la lumière éblouissante des lustres de cristal.

Les invités qui se présentaient sinclinaient galamment pour baiser la main de Marguerite et échangeaient de fermes poignées de main avec les hommes de la maison Thomas. Les femmes du monde et les représentantes de la vieille aristocratie enlaçaient la maîtresse des lieux avec des sourires empreints dune sincère chaleur. En Marguerite se mêlaient magnifiquement la fierté dun lignage ancestral et une simplicité désarmante, devant laquelle seffaçaient tous les masques de la mondanité.

Enfin, tous les convives étaient réunis. La mélodie douce et envoûtante dun violon séleva au-dessus de la salle, imprégnant invisiblement lair dune atmosphère de grand rêve, despérance et dun amour triomphant. Richard et Marguerite, déambulant sans hâte parmi leurs invités, nomettaient daccorder leur attention à personne. Le charme particulier et lumineux qui émanait de ce couple était si enveloppant et si conquérant quil dissipait la moindre once denvie ou danimosité à leur égard.

Bientôt, le maître de cérémonie invita lassistance à prendre place à table. Savançant sur scène, il prononça des paroles daccueil vibrantes démotion, félicitant Daniela et David pour leur brillant succès de fin détudes et leur admission à Harvard. Puis, il présenta nommément aux invités les musiciens, artistes et chanteurs de renom qui allaient, tout au long de cette soirée,

entraîner chacun dans un véritable conte de fées.

Les accords immortels de la « Valse de Vienne » de Strauss retentirent. Selon la tradition, le privilège douvrir le bal revenait aux maîtres des lieux et aux héros de la fête. Lorsque Richard et Marguerite, accompagnés de Daniela et David, savancèrent au centre de la piste, la salle retint son souffle. Les couples glissaient avec fluidité et majesté sur le marbre miroitant. Ils semblaient ne pas toucher terre, tandis que lair lui-même chantait, vibrant à lunisson de leurs cœurs. Ce spectacle était à couper le souffle. Un instant, Daniela et David sapaisèrent, contemplant leurs parents avec admiration et tendresse.

À minuit pile, les premiers éclats du feu dartifice festif déchirèrent le silence nocturne. Les immenses portes vitrées de la salle de réception seffacèrent sans un bruit, invitant lassistance à gagner la terrasse ouverte au bord de létang. Là, dans la fraîcheur de la nuit, un tableau enchanteur soffrit aux regards : les lumières multicolores tombant du ciel semblaient valser avec les étoiles, tandis que leurs reflets vibrants tressaillaient sur le miroir de leau. Les fontaines de feu du feu dartifice se faisaient de plus en plus grandioses, sélevant de la terre vers les cieux à la rencontre dune pluie détoiles cosmique. Les invités contemplaient le ciel, subjugués, envahis dune félicité pure. Un final aussi éclatant et triomphal dune fête de la vie reste à jamais gravé dans les mémoires.

Ce ne fut quà laube, alors que les convives épuisés tenaient à peine sur leurs jambes, que la fête commença à séteindre

doucement. Richard et Marguerite raccompagnaient les partants avec des mots dune sincère reconnaissance, et ces gratitudes mutuelles étaient aussi vibrantes et espérées que les premières fleurs du printemps. La jeunesse, quant à elle, nenvisageait nullement de se retirer : réfugiés dans un pavillon du jardin, ils débattaient avec animation et ferveur de leurs projets davenir. Laurore pointait déjà à lorient et les oiseaux matignaux gazouillaient à pleine voix lorsque les derniers visiteurs quittèrent la villa. Accablés par une fatigue de plomb, les membres de la famille Thomas se dirigèrent enfin vers leur demeure privée.

Entrant dans leur chambre, Richard et Marguerite, malgré lépuisement, gagnèrent aussitôt leurs salles de bains respectives. Après avoir balayé sous une douche fraîche les derniers vestiges de leffervescence festive, ils se laissèrent choir, à bout de forces, sur leur lit royal. Richard pressa tendrement Marguerite contre sa poitrine. En réponse, enfouissant son visage au creux de son épaule, elle passa affectueusement la paume de sa main dans ses cheveux, dessina les contours de son visage et se blottit plus étroitement encore contre lui.

La terrible tragédie qui avait jadis brisé la vie de Richard lavait privé de paix pour de longues années. À cette époque, il lui semblait que son univers était détruit à jamais. Mais le destin sétait montré clément envers lui. Avec une tendresse infinie и poignante, le millionnaire contemplait la femme fragile abritée dans ses bras — celle qui lavait littéralement ressuscité des morts et lui avait offert le bonheur dun amour immense et absolu.

Le cœur de Marguerite se mit à battre avec la même fougue quau jour de leur première rencontre, lorsquil lui avait avoué ses sentiments pour la première fois. Toute son âme était emplie dun amour sans bornes pour cet homme noble. Un long baiser ardent unit leurs lèvres et, senlaçant aussi étroitement que possible, ils sendormirent instantanément. La fatigue avait pris le dessus.

Autour deux régnait un silence béni, seulement troublé par le chant matinal des oiseaux. Toute la villa dormit presque jusquà midi. Durant ce temps, le personnel de maison accomplit limpossible : le domaine fut remis dans un ordre impeccable. Seuls le décor raffiné des designers et une mer de fleurs fraîches dans des vases de cristal rappelaient la grandiose célébration de la veille.

Vers lheure du déjeuner, tous se rassemblèrent dans la salle à manger, frais et dispos. Dans la famille, on respectait saintement les traditions ancestrales : Richard et Marguerite prirent place à table les premiers, suivis de tous les autres. Après le repas, les hommes se rendirent dans le jardin ombragé pour sentretenir des affaires. Les belles-filles de Marguerite sisolèrent également, confiant les enfants aux soins de leur belle-mère : elles avaient décidé de descendre par le téléphérique vers leur lieu secret favori — une rotonde de pierre blanche aux colonnes antiques, afin de se reposer sereinement dans le calme.

Marguerite, quant à elle, accompagnée des gouvernantes et des enfants, se dirigea vers les profondeurs du parc, en direction de limmense piscine azur qui sapparentait à un lac naturel. Sur

ses rives sélevaient de puissants auvents de marbre sous lesquels sabritaient des chaises longues dune blancheur immaculée, des fauteuils moelleux et des mini-bars dotés de boissons rafraîchissantes. Les amis des Thomas, lorsquils séjournaient au domaine, étaient prêts à passer des journées entières dans ce coin de paradis.

La journée savérait merveilleusement douce. Le ciel bleu et sans nuages ravissait le regard, tandis quune brise légère apportait une fraîcheur bienvenue. Lair embaumé était imprégné du parfum des fleurs. Marguerite sinstalla dans un vaste hamac tendu sous lombrage de chênes et dormes séculaires. Une agréable langueur envahit tout son être. Les mèches châtain clair de la maîtresse des lieux se répandaient magnifiquement sur la peau de tigre qui tapissait le hamac. Les yeux mi-clos, Marguerite écoutait avec un sourire les voix cristallines de ses petits-enfants qui couraient en riant joyeusement sur la pelouse émeraude.

Elle chérissait éperdument ses petits-enfants, et chaque fois que son regard se posait sur eux, ses yeux émeraude rayonnaient dune chaleur singulière et profonde. Ses fils, Denis et Philippe, sétaient mariés le même jour en leur temps, et désormais le domaine résonnait des éclats de rire de quatre chérubins. Denis voyait grandir deux filles : laînée de huit ans, Magdalina, et Madlena âgée de six ans. La fille aînée de Philippe, Sona, avait le même âge que Magdalina, tandis que son fils cadet, Hayk, venait de fêter ses sept ans. Le petit Hayk, âgé de sept ans, dune taille

supérieure à son âge, très beau et dun sérieux affirmé, possédait le don rare de soumettre son entourage à sa volonté. Malgré cela, il demeurait exceptionnellement obéissant et maîtrisait à la perfection les règles de la bienséance. Hayk se dressait comme un rempart pour ses sœurs, veillant sur leur tranquillité, et chacun au domaine savait que malheur en cuirait à quiconque oserait offenser ses petites. Denis et Philippe samusaient parfois sans malice de cette rigueur chevaleresque, mais le garçon se murait dans un fier silence, dédaignant les taquineries des adultes.

Hayk, le visage empourpré par la course, accourut vers le hamac et lança un regard suppliant à sa grand-mère :

— Grand-mère, chérie, sil te plaît, est-ce quon peut se baigner un peu dans la piscine ?

— Oui, mon grand, sourit tendrement Marguerite en lui caressant la tête. Mais cest promis : vous ne nagez pas trop loin.

Les enfants poussèrent des cris de joie et, tous les quatre, sélancèrent dun coup pour plonger tout habillés dans leau fraîche. Des éclats de rire, des éclaboussures et des cris joyeux résonnèrent longuement au-dessus du bassin. Marguerite ne les quitta pas des yeux une seule seconde, jusquà ce quelle leur ordonne enfin, dune voix ferme, de regagner la rive. Les petits-enfants obéirent à contrecœur. Une fois séchés sous les rayons chauds du soleil, ils se mirent à nouveau à batifoler sur la pelouse.

Marguerite tourna son regard vers Daniela et David. Tout ce temps, les jumeaux étaient restés assis un peu plus loin, absorbés par leur lecture, mais sentant le regard affectueux de leur mère

se poser sur eux, ils sempressèrent de la rejoindre et sélancèrent pour grimper dans le hamac.

— Mes chéris, par pitié, le hamac ne résistera jamais à notre poids, sexclama Marguerite sur un ton de plaisanterie.

— Maman, notre précieuse maman, à nous trois réunis, nous pesons bien moins quun seul gentleman de corpulence respectable, répondirent-ils en riant tout en lenlaçant.

En entendant ce rire sincère et percutant, la bande des quatre enfants infatigables accourut aussitôt vers le hamac. Ils entourèrent Marguerite de toutes parts, chacun rivalisant daudace pour se frayer un chemin au plus près et se blottir contre leur grand-mère adorée. Marguerite repoussait ce joyeux assaut dans un éclat de rire sonore.

Lorsque tous se furent enfin calmés et apaisés, Hayk, plongeant son regard dans le sien, fit écho à la pensée de tous :

— Grand-mère, chérie... Tu lavais promis. Raconte-nous le passé de notre lignée. Parle-nous de notre peuple.

Le visage de Marguerite se voila instantanément dune légère brume de douce mélancolie. Dun long regard pénétrant, elle enveloppa les visages suppliants de ses enfants et de ses petits-enfants. Après une courte hésitation, comme pour puiser ses forces avant de livrer une parole capitale, elle prit une profonde inspiration et commença son récit...

Chapitre 5. Là où la vigne prend racine

Marguerite enveloppa les enfants silencieux dun long regard affectueux. Un instant, un calme profond régna sur le jardin, seulement troublé par le doux clapotis de leau dans la piscine. Sur le visage ombragé de la femme se reflétait la sagesse séculaire de ses ancêtres. David, âgé de dix-sept ans, et la jeune Daniela se penchèrent en avant, tandis que les petits-enfants se figeaient à ses pieds, suspendus à chacun de ses mots.

— Rome et Byzance, la redoutable Perse et le Califat arabe, les impitoyables Seldjoukides et les féroces Mongols, tous ont traversé nos montagnes tel un cyclone de feu. Parfois, durant des siècles entiers, ils ont plongé le pays dans les ténèbres, interrompant son essor culturel. Mais en dépit de tout, le peuple arménien a tenu bon. Il a résisté aux envahisseurs non par les armes, mais par la force de lesprit, préservant saintement la fidélité à ses racines et à sa culture. Lunité de notre art résidait dans un puissant et incombustible élan émotionnel que le Créateur a déposé dans lâme de chaque Arménien. Notre génie créateur s'épanouissait de manière singulière et éclatante à travers une architecture grandiose, une poésie pénétrante et une musique poignante. La langue majestueuse de Noé et lécriture sacrée de Mashtots dictaient leur niveau d'excellence à tous les autres arts.

Marguerite sinterrompit une seconde, caressant les boucles

dorées de la petite Madlena blottie contre elle.

— Les chroniques anciennes nous enseignent avec quelle ferveur sacrée nos ancêtres préservaient les manuscrits — les annales de la terre arménienne. Lorsque les ennemis incendiaient les demeures, les femmes serraient contre leur poitrine les lourds parchemins, les arrachant aux épées et aux flammes. Ces livres étaient emportés en terre étrangère comme le plus précieux des trésors. On les prenait en exil, on les rachetait de captivité au prix de lor, on les emportait en abandonnant les foyers natals dévastés... Et invariablement, à travers les siècles, le peuple revenait à ses sources, bravant avec courage toutes les vicissitudes du destin.

Le petit Hayk, âgé de sept ans, écoutait sa grand-mère le souffle coupé, ses yeux dun sérieux supérieur à son âge brillant dun éclat fébrile.

— Dès le IXe siècle avant notre ère, poursuivit Marguerite, un puissant État florissait sur ces terres : lUrartu. Des fouilles de longue haleine révèlent aujourdhui encore ses monuments majestueux au monde entier. Les grandes capitales — Tushpa, au bord du lac azur de Van, et lindomptable Argishtikhinili — furent les premières métropoles de lArménie antique. Lun des premiers souverains d'Urartu fut le roi Aramu. Notre grand historien Movses Khorenatsi la inscrit dans les annales comme le sixième descendant de notre ancêtre patriarche, Hayk. Cest précisément dans le nom du roi Aramu que de nombreux savants voient les origines mêmes du mot « Arménie ». Après le déclin de

lUrartu sacheva la fusion des tribus, et le peuple arménien unifié fit définitivement son entrée sur la scène de lHistoire, fondant son propre royaume indépendant.

Marguerite se souleva dans le hamac, ses yeux émeraude silluminant dorgueil :

— À la tête de nos provinces se trouvaient les nakharars, les fiers représentants de la noblesse féodale locale. De riches caravanes commerciales se mirent à traverser le pays, et des cités de pierre sélevèrent de toutes parts. Au premier siècle avant notre ère, sous le règne du grand roi Tigrane II, lArménie se métamorphosa en un puissant empire, sétendant de la mer Caspienne à lest jusquà la Méditerranée au sud-ouest. Plus tard, sous la dynastie des Arsacides, le royaume se morcela en principautés distinctes. Cette division nous affaiblit, et en trois cent quatre-vingt-un, lArménie fut déchirée en deux : la majeure partie échut à la Perse sassanide, et la plus petite à Rome. Le trône royal seffondra. Mais cest précisément à cette heure de ténèbres absolues que naquirent des forces nouvelles et inflexibles dans les veines du peuple. Les insurrections populaires et une résistance acharnée contraignirent les redoutables Perses à reculer.

— Grand-mère, est-ce vrai que nous avons été les premiers à embrasser la foi en Dieu ? demanda doucement Hayk.

— Cest vrai, mon ange, sourit tendrement Marguerite au garçon. Au tout début du IVe siècle, en lan trois cent un, se produisit un événement qui scella à jamais le destin et le

caractère de notre peuple. LArménie fut la première nation au monde à adopter officiellement le christianisme comme religion dÉtat. Un siècle plus tard, en quatre cent cinq, saint Mesrop Mashtots créa notre alphabet — unique, dune richesse infinie par la profondeur et lamplitude de ses sonorités. Chacune de ses lettres se dressait comme un bouclier pour protéger notre identité. Et bien quau VIe siècle notre patrie fût redevenue le théâtre de guerres cruelles entre Byzance et la Perse, dès laube du VIIe siècle, le génie arménien entra dans une ère dun incroyable épanouissement. Des chefs-dœuvre d'architecture surgissaient comme des champignons après la pluie, tandis que la poésie et la musique fleurissaient à profusion. Dans notre capitale spirituelle — Etchmiadzine, dont le nom sacré se traduit par « Le Fils unique de Dieu est descendu » — naissaient des temples monumentaux. Les maîtres arméniens avaient soumis la pierre brute à leur volonté.

Le visage de Marguerite se voila de nouveau dune légère ombre de tristesse.

— Mais lHistoire ne connaît point de repos éternel. Linvasion des Arabes aux VIIe et VIIIe siècles apporta de longues années de stagnation. Pourtant, sous les cendres couvaient toujours les braises. En lan huit cent quatre-vingt, le grand représentant de notre lignée princière, Ashot Bagratouni, réussit à unifier nos terres et reçut du calife le titre de « Roi des rois ». Cest ainsi que débuta la brillante époque des Bagratides. Les artisanats reprirent vie, le commerce de transit devint florissant et de

grandes constructions monumentales virent le jour. Le cœur et la couronne de cette Arménie renaissante fut la cité légendaire dAni. On lappelait la ville aux mille et une églises. Les temples dAni étaient dune telle beauté quils semblaient descendus des cieux. Ce fut notre âge dor, notre Renaissance...

Marguerite soupira, fixant son regard quelque part au-delà de la cime des chênes séculaires, comme si elle voyait ces ruines de ses propres yeux.

— Mais lère de paix sinterrompit brutalement au XIe siècle. Byzance sempara perfidement du royaume de Shirak, mais fut bientôt contrainte de fuir à son tour sous les assauts dévastateurs des Turcs Seldjoukides. En lan mille soixante-cinq, les Seldjoukides firent irruption dans la magnifique cité dAni, la livrant à un pillage total et à la désolation. Plus tard, les incursions des Mongols et un séisme dune violence terrible parachevèrent cette tragédie. La ville de toute beauté, orgueil de notre civilisation, se mua en de silencieuses ruines. Les Arméniens survivants, les larmes aux yeux, abandonnaient leurs foyers détruits pour senfoncer dans linconnu, vers des terres étrangères... nemportant dans leur cœur que leur foi, leur mémoire et le grand nom de leur lignée.

— À lexemple du destin tragique dAni, poursuivit doucement Marguerite, et des notes dune profonde introspection résonnèrent dans sa voix, on peut non seulement contempler lincroyable essor de la culture arménienne, mais aussi appréhender le drame intime de notre peuple. Endurant avec fermeté les assauts

dennemis impitoyables, il renaissait chaque fois de ses cendres, tel un Phénix mythique, pour continuer à bâtir. Nos ancêtres possédaient une alliance rare de courage physique et de haute intelligence. Leur inflexibilité, leur endurance et leur volonté ont préservé la nation en dépit des tempêtes de lHistoire. Lunité des traditions culturelles et linviolabilité des convictions religieuses, scellées par la fidélité mutuelle, les ont aidés à traverser les persécutions les plus cruelles, dont le but était lextermination totale de ces hommes. La patience, le dévouement à la terre natale, la cohésion du sang et un indomptable amour de la vie leur permettaient de survivre dans des conditions insoutenables. Et ce peuple banni a offert au monde de grands savants, des bâtisseurs de génie, des poètes immortels, des artistes et de saints ascètes.

Achevant cette partie de son récit, Marguerite sentit une gorge nouée lenvahir. Une vague puissante de souvenirs déferla sur elle — des images issues des légendes quelle écoutait, subjuguée, de la bouche de son père durant son enfance. Avec une douleur et un amour non dissimulés, elle contempla ses enfants et ses petits-enfants silencieux, suspendus à chacun de ses souffles.

Prenant une profonde inspiration, la femme redressa les épaules :

— Et maintenant, je vais vous révéler le secret de notre propre lignée — la grande lignée des Armanonts. Ces connaissances nous sont parvenues de la brume des siècles, fidèlement transmises de génération en génération aux côtés des armoiries familiales.

Le petit Hayk, âgé de sept ans, se rapprocha un peu plus, pressentant qu'il allait être question de son homonyme.

— Au XIe siècle, le souverain de l'une des florissantes principautés arméniennes était notre ancêtre direct, le prince Hayk Armanonts. Ses domaines ancestraux s'étendaient non loin de la rivière tumultueuse d'Akhourian. Le prince Hayk se tenait à l'écart, évitant avec sagesse les querelles et les conflits d'autrui. Cétait un homme de volonté, d'une immense noblesse et dune beauté stupéfiante — de haute taille, aux larges épaules, avec des yeux perçants et magnifiques, de la couleur de l'émeraude la plus pure. Son épouse, la princesse Anaïs, était également célèbre pour sa beauté sans pareille. La lignée des Armanonts était connue dans tout le pays pour sa fortune incalculable, mais une autre de leurs qualités familiales était bien plus estimée encore : une humanité et une bonté sans bornes. Sur leurs terres infinies verdoyaient de célèbres plantations de vignes. Des centaines de personnes travaillaient sur ces domaines, cultivant la vigne et créant des vins de collection de la plus haute excellence, que les marchands emportaient vers les contrées les plus lointaines du monde.

Marguerite ferma les yeux un instant, comme si elle voyait ces vignobles sétendre devant elle.

— Mais des temps sombres et terribles se levèrent. Les Byzantins, les Perses et les Mongols, par vagues impitoyables, détruisirent tout sur leur passage, martyrisant cette contrée tant éprouvée. Bien peu dâmes réussirent à survivre à ce carnage.

Les rares habitants rescapés, les larmes aux yeux, abandonnèrent les tombes profanées de leurs pères et firent route vers le sud en quête de salut. Des mois durant, ils errèrent de lieu en lieu, endurant la faim et les privations. Enfin, après de longues pérégrinations, le prince Hayk Armanonts et ses hommes fidèles débouchèrent sur une plaine baignée de soleil qui sétirait jusquaux chaînes de montagnes. Cétait un lieu véritablement paradisiaque et béni. La terre se parait dun vert de velours, des chênes séculaires abritaient les voyageurs sous leur puissant feuillage, et au loin, tel un éclat de ciel, miroitait un lac pur. Les hommes se figèrent dans un ravissement muet. Le prince Armanonts, retenant son impétueux destrier, sexclama avec admiration dans le silence : « Ailour ?! » Dans notre langue, cela signifie : « Où donc ailleurs ? ». Par cette courte question, il affirma sa volonté : il ne saurait trouver de meilleure terre pour son peuple tant supplicié.

Marguerite sourit en remarquant léclat qui sallumait dans les yeux du petit Hayk.

— Depuis lors, cette contrée fut baptisée ainsi : Ailour. La terre nourricière se montra généreuse, et les immigrés arméniens se révélèrent dun acharnement au travail hors du commun. Bientôt, les haches résonnèrent dans la plaine : des demeures solides sélevèrent, des églises de pierre blanche virent le jour et de nouveaux vignobles bruirent sous le vent. La vie triomphait de la mort, une nouvelle génération naissait et se fortifiait. Lesprit de paix et la sagesse demeuraient le pilier central de la

famille Armanonts ; ils nentraient jamais en conflit avec leurs voisins, respectant les hommes de toutes nationalités et de toutes confessions. Cette lignée possédait un don créateur colossal. Leur capital familial augmentait de manière prodigieuse au fil des ans et des siècles, mais ils restaient accommodants, généreux et miséricordieux, venant toujours en aide aux nécessiteux et aux déshérités. Les siècles senvolèrent au-dessus dAilour comme les grains de sable emportés par les vents du temps...

Marguerite prit une profonde inspiration, son regard se radoucit, voyageant vers lavant-dernier siècle, et elle poursuivit :

— Au XIXe siècle, Martiros, fils dAram, devint le propriétaire de plein droit de ces terres bénies et de toute la fortune accumulée par notre lignée. Il perpétua avec passion la vieille œuvre familiale : la viticulture. Bientôt, son épouse adorée, Mélanie, lui fit don dun premier-né. Le garçon fut prénommé Haroutioun, ce qui signifie en arménien « Le Ressuscité ». Un an plus tard, une fille vint également au monde au sein du foyer, recevant le prénom dÉmilie.

Martiros aimait son héritier éperdument et le choyait en toutes choses, mais en dépit de cela, Haroutioun grandit en un jeune homme dune docilité et dune sensibilité rares. Alors quil nétait encore quun adolescent, il travaillait avec acharnement dans les plantations de vignes, au même titre que les simples paysans. Le garçon trouvait un intérêt infini à observer le mystère de la naissance du vin, et il passait chaque minute de liberté laissée par ses études à lusine paternelle. Martiros grondait parfois son

fils sans malice : « Haroutioun, mon garçon, tu vis littéralement à lusine. Mais aujourdhui, tu dois songer à autre chose. Tu te dois de terminer tes études de manière brillante et dentrer à luniversité. Les temps changent à une vitesse fulgurante, mon fils, et tu as le devoir de regarder vers lavenir. Notre lignée est dune richesse fabuleuse, ton héritage suffira amplement pour toi, pour tes enfants et pour de nombreuses générations à venir. Tu nas nul besoin de multiplier lor. Tu es digne de devenir un savant ou un homme dÉtat, mon garçon. »

Haroutioun écoutait son père avec déférence, mais au fond de son âme, il demeurait fidèle à lœuvre de ses ancêtres. Développé et cultivé bien au-delà de son âge, le jeune homme ne se contentait pas détudier la production, mais se mit à formuler avec audace ses propres propositions dans la technologie de création de nouveaux cépages de boissons nobles. Le père ne pouvait que secouer la tête de stupeur, fier en son seing de son fils et finissant par consentir à ses innovations.

À lâge de seize ans, Haroutioun sétait définitivement métamorphosé en homme. Il grandissait en un être dune sociabilité et dune miséricorde hors du commun, venant en aide, tant en secret quau grand jour, à tous les nécessiteux des environs. Pour son jeune cœur généreux, il nexistait aucune frontière de confession ou de nationalité : quil sagît dune famille arménienne, kurde ou turque affamée, leurs enfants avaient un égal besoin de pain, et Haroutioun ne pouvait demeurer indifférent au malheur dautrui. Pour cette humanité et cette

bonté si rares, le peuple vénérait le jeune héritier.

En outre, Haroutioun était devenu dune beauté indicible. Ses cheveux dun noir de jais, quil ramenait lisses vers larrière, soulignaient avec éclat la pâleur noble et aristocratique de son visage. Ses grands yeux expressifs, dune nuance émeraude dune rareté absolue, projetaient une lumière singulière et captivante qui faisait littéralement chavirer le cœur de toutes les jeunes filles de la contrée. Des cils sombres et fournis conféraient à son regard une profondeur et un charme infinis. Une stature élancée, une prestance altière et une démarche royale : toute sa personne trahissait infailliblement ses origines princières ancestrales. Pourtant, malgré toute cette magnificence, il demeurait dune simplicité et dune ouverture désarmantes dans son commerce avec les hommes.

Chaque beauté locale rêvait en secret de lier son destin au sien, mais le cœur dHaroutioun appartenait depuis bien longtemps à une seule et unique jeune fille. Son choix sétait porté sur la gracieuse Sonia au teint clair, une silhouette menue aux épais cheveux dorés quelle tressait en deux nattes serrées. Sonia nincarnait pas les canons dune beauté stricte, mais elle possédait un charme surprenant et magnétique. Les jeunes gens des environs commençaient déjà à la courtiser du regard, mais nul nosait sen approcher, car chacun savait dans la région quHaroutioun et Sonia étaient inséparables depuis leur plus tendre enfance. Toujours vive, alerte et dune légèreté de plume, elle illuminait chaque espace de son rire sincère et communicatif,

qui réchauffait le cœur de ceux qui lentouraient.

Sonia venait à peine de fêter ses quatorze ans lorsque Haroutioun, refusant de perdre le moindre instant, lui demanda sans détours si elle était prête à devenir son épouse. La jeune fille, éclatant dun rire limpide de félicité, frappa dans ses mains, se jeta à son cou et murmura le « oui » tant espéré.

Le jeune homme annonça aussitôt sa ferme résolution à son père. La parole de ce fils chéri était une loi sacrée pour Martiros. Sans repousser laffaire à plus tard, il dépêcha des ambassadeurs auprès des parents de Sonia afin de sceller laccord. La sage Mélanie, mère dHaroutioun, bénissant le choix de son fils, déclarait avec un sourire : « Quune femme ne brille pas dune beauté éclatante importe peu, pourvu que son âme soit pure et son cœur fidèle. Elle deviendra une épouse merveilleuse. » Elle connaissait intimement la noble mère de Sonia et possédait la certitude absolue que la fillette avait hérité de toutes les plus hautes vertus de sa lignée. Dans la demeure des Armanonts sétablit la joyeuse impatience de noces prochaines...

Bientôt eut lieu la rencontre tant attendue entre les deux familles. Martiros, observant avec ferveur les traditions ancestrales de ses pères, annonça aux parents de Sonia son ardent désir de sallier à eux. Ses paroles résonnaient avec le poids dun serment sacré :

— Nous sommes venus recueillir une poignée de cendres de votre demeure pour la mêler aux cendres de notre propre foyer. Nous sommes venus pour allumer notre candélabre au feu

de votre luminaire familial. Nous sommes venus pour sceller à jamais votre pierre dans notre muraille.

À cela, le père de Sonia répondit dune voix brève, empreinte de respect et dénuée de toute ambiguïté :

— Le voile de la mariée est désormais vôtre !

Sur ces mots, il reçut des mains des ambassadeurs une corbeille richement parée, débordante de pommes mûres et vermeilles piquées de pièces d'or — la dot offerte à la future mariée. Là reposaient également des grenades juteuses, du raisin sec de premier choix et des confiseries, gages inviolables des intentions pures de linvité. En retour, une table croulant sous les mets attendait les messagers, accompagnée du meilleur vin de collection issu des caves des Armanonts, dans une atmosphère de chaleureuse et sincère communion. Au sein du peuple arménien, ces coutumes se transmettaient de père en fils à travers les siècles.

Le père de Sonia et ses frères cédèrent sans la moindre hésitation. Sallier à la grande et noble lignée des Armanonts était considéré comme le plus haut des honneurs, et toute la parenté jubilait quant au destin de la jeune fille. On fixa promptement le jour des fiançailles, et il fut décidé de célébrer les noces deux mois plus tard. Tout au long de cette période, Haroutioun et Sonia vécurent dans une joyeuse et vibrante effervescence, comptant les jours le cœur battant jusqu'à l'heure qui unirait leurs destins à jamais.

Et ce jour béni se leva enfin. Une agitation festive régnait dans la demeure de la mariée. Soudain, au loin sur la route,

apparut l'escorte solennelle de chevaux blancs et un somptueux carrosse orné de rubans. Aux premiers accords de la musique traditionnelle, Sonia se précipita vers la fenêtre pour accueillir son prince charmant. Les invités venus du côté du marié, portant des fleurs et des corbeilles tressées garnies de vins anciens et de présents de grande valeur, entrèrent dignement dans la maison. Après les rites d'usage и au rythme des chants nuptiaux mélodieux, les amies de Sonia la parèrent de la tête aux pieds de ses habits de noces.

Heureux, se tenant par la main sous les clameurs de bienvenue et les applaudissements assourdissants, Haroutioun et Sonia firent leur entrée dans la salle des noces. De toutes parts fusionnaient les toasts, et les coupes dargent se vidaient les unes après les autres. Puis, lheure sonna de quitter la demeure paternelle pour gagner le domaine des Armanonts, où les mariés étaient attendus avec impatience.

Cest alors quune autre coutume ancestrale entra en vigueur : à peine le marié tentait-il dentraîner sa promise au-delà du seuil que les frères de Sonia leur barrèrent obstinément la route, exigeant le traditionnel prix du rachat. Haroutioun ne se montra point regardant : avec un sourire, il retourna sa lourde bourse, et les pièces dor séparpillèrent avec fracas sur les dalles de pierre. La voie était libre. Heureux, le jeune homme serra fermement la main délicate de Sonia, la conduisit jusquau véhicule et, la soulevant avec délicatesse dans ses bras, linstalla sur les sièges moelleux du carrosse, avant de lenlacer tendrement. Le joyeux

cortège nuptial sélança derrière eux. Selon les usages de lépoque, toute la contrée festoya sept jours et sept nuits durant, célébrant lunion dHaroutioun, lenfant chéri de tous.

Sonia, en dépit de sa jeunesse, se révéla une épouse accomplie et une belle-fille dune attention et dun respect irréprochables. Martiros et Mélanie ladoraient pour son tempérament doux et la déférence absolue quelle témoignait aux anciens. Sonia grandissait pleine dénergie, de joie de vivre et dun acharnement certain au travail ; bientôt, sous les voûtes de la vieille demeure, son rire coloré и percutant résonna à maintes reprises, chassant la moindre mélancolie.

Le temps suivait son cours. Neuf mois jour pour jour après les noces, Sonia offrit à la lignée une nouvelle génération : les jumeaux Sis et Masis. Martiros et Mélanie perdirent la tête de félicité et ne séloignaient littéralement pas une seconde du berceau des nouveau-nés. Le vieux prince touchait avec délicatesse ses minuscules petits-enfants, ses mains puissantes tremblaient sous le coup de lémotion, et des larmes de tendresse coulaient à grands flots de ses yeux.

— Enfin... répétait-il dune voix entrecoupée par lémotion. Enfin, des garçons sont nés sous notre toit. Deux futurs guerriers, deux continuateurs de mon nom !

Il veillait sur les nourrissons comme sur la prunelle de ses yeux et vénérait presque sa belle-fille pour ce présent inestimable. La joie dHaroutioun lui-même était sans limites. Il régalait généreusement toute la contrée de son vin, célébrant sa paternité.

Il pouvait passer des heures debout près du berceau des jumeaux, contemplant leur sommeil serein.

— Mon amour, sadressa-t-il un jour à sa femme avec un désespoir badin, il mest absolument impossible de les distinguer, ils sont comme deux gouttes deau ! Qui est Masis, et qui est Sis ?

Конец ознакомительного фрагмента.

Текст предоставлен ООО «Литрес».

Прочитайте эту книгу целиком, купив полную легальную версию на Литрес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.